



Derrière les lignes ennemies,
Jean-Patrick Manchette p. 18

Je suis le châtiment,
de Giancarlo De Cataldo p. 18

Péché mortel,
de Carlo Lucarelli p. 18

« Une mère courage mais aussi demiurge »

LITTÉRATURE Dans *Une magie ordinaire*, roman fortement teinté d'autobiographie, **Kossi Efoui** rend hommage à celle qui lui a donné le jour au Togo. Elle a suscité sa vocation d'écrivain et sa sensibilité poétique avant de lui sauver la vie.

Kossi Efoui est auteur dramatique et romancier. Né en 1962 au Togo, il vit aujourd'hui à Nantes. Dans les années 1980, opposant au régime dictatorial du général Eyadéma, il subit la prison et la torture. Il répond à nos questions sur *Une magie ordinaire* (Seuil), son sixième roman, après, entre autres, *Solo d'un revenant* (2008, prix des Cinq Continents de la francophonie), *L'Ombre de choses à venir* (2011) et *Cantique de l'acacia* (2017).

Il fallait que ce livre soit écrit. Vous ne pouviez taire votre dette à l'égard d'une mère admirable, à l'existence tragique, qui vous a littéralement sauvé la vie.

Les livres éclosent lorsqu'ils ont fini de mûrir intérieurement. Certains éléments autobiographiques et historiques livrés ici apparaissent déjà de façon diffuse dans mes ouvrages précédents. Ma vocation et mon identité d'écrivain ne sont pas constituées uniquement sur la base de ma fréquentation des auteurs, mais aussi sur des expériences vécues avec une mère qui transfigurait un quotidien de grand dénuement. Celle qui, au moment de quitter mon pays où je risquais ma vie pour des raisons qui tenaient à

la virulence de la dictature, m'avait donné comme vaticane ces mots : « *Va vivre. Je préfère que tu sois vivant loin de moi plutôt que mort ici, dans ce pays, dans mes bras.* » Il lui avait fallu une grande force intérieure et une grande confiance pour prononcer de tels mots. Mère courage, mais aussi mère demiurge : elle a pressenti très tôt mon attrait pour l'écriture.

Le caractère autobiographique d'Une magie ordinaire n'exclut pas son inscription dans le contexte de l'Afrique, depuis le partage du continent à la fin du XIX^e siècle, d'où naît le Togo.

Je suis d'une génération née au début des années 1960, nourrie avec l'idée que nous n'étions pas que les enfants de nos parents, mais aussi ceux de l'indépendance. Des enfants d'un pays qui venait de naître en même temps que nous. Nos parents avaient vécu le combat contre l'occupation française. Nos grands-parents avaient vécu sous la colonisation et le Code de l'indigénat. Nos ancêtres avaient connu l'esclavage et le Code noir. Les familles étaient hantées par des silences et des mensonges sur ces traumatismes. Nous étions des enfants porte-bonheur. La réalité a vite fait mentir ce symbole, dont l'éclat ne tenait qu'à

ENTRETIEN

l'entretien d'une fiction, à commencer par celle, administrative, d'un soi-disant pays, d'un soi-disant État, en réalité des structures de papier dissociées des peuples. Ce livre est aussi une interrogation des silences et des mensonges imposés par des violences d'origine historique.

Votre sœur vous apprend, au téléphone, la mort de votre mère. Dans la langue maternelle, elle annonce la nouvelle avec cette périphrase : « L'aventure nous a été défavorable. » Cela traduit un état d'esprit d'une pudeur extrême.

Qu'en reste-t-il dans votre formation et dans votre écriture ? Les questions de forme que je me pose en écrivant n'ont pas pour but de produire des effets littéraires, mais d'affronter la difficulté de dire. La forme comme la formulation adviennent de cet affrontement. Cette expérience, je l'ai d'abord connue dans ma langue maternelle, en accédant au parler cérémoniel auquel avaient recours en certaines circonstances mes parents, les anciens, les compositeurs et improvisateurs de poésies chantées, les pratiquants de l'art de la joute verbale (malheureusement disparue pour des raisons politiques qu'il serait trop long à exposer ici). L'expérience de la traduction a été déterminante dans ma vocation. Je dis dans le livre que tout ce que j'ai écrit ou écrirai porte la marque, est le prolongement, d'une conversation en deux langues avec ma mère : la française de l'école, que ma mère ne comprenait pas, et l'ewe, langue maternelle. Cette conversation que ma mère commençait avec la question : « *Qu'est-ce que tu apprends dans la langue de l'école ?* » Cela m'installait dans la posture du traducteur et avait une vertu politique que je comprendrai bien plus tard. L'école née de la colonisation avait gardé, après l'indépendance, les tares de l'idéologie qui avait hiérarchisé les langues, dénigrant et interdisant ma langue maternelle, l'ewe, jugée inapte à la connaissance et à la poésie. Par cette question et le jeu de traduction qu'elle installait entre ma mère et moi, j'échappais à ce mensonge ; je découvrais qu'il y avait équivalence, circulation et non hiérarchie. Schleiermacher parle du geste d'écriture comme d'un acte d'autotraduction par lequel l'écrivain invente sa langue d'écriture, même s'il écrit dans sa langue maternelle. Pour moi, cette autotraduction est indissociable du mouvement de va-et-vient entre deux langues qu'instaurait la conversation avec ma mère. De sorte que mon atelier est le lieu où se rejoue cette scène primordiale, à chaque fois que je me mets à écrire.

Elle vous a porté sur son dos jusqu'à 6 ans !

À cause de ce qu'elle appelait mes « *os fragiles* ». Diagnostic jamais soumis à aucune expertise médicale ! Des années plus tard, j'ai appris par sa bouche que, bébé, j'étais tombé de son dos, le tissu avec lequel elle m'attachait s'étant déchiré, et j'ai compris de quel puits de peur et d'angoisse provenait cet excès d'attention qui se traduisait, dans mon enfance, par une interdiction de participer aux jeux vigoureux des enfants de mon âge. Il me restait la fréquentation assidue des quelques livres qu'il y avait à la maison, dont *le Dictionnaire des synonymes*. C'est vers mes 13-14 ans que j'ai commencé à exprimer mon désir, mon besoin d'écrire en apprenant par cœur les textes que j'aimais, qui m'impressionnaient (dans tous les sens du terme), pour mieux les pasticher.

« L'écriture m'advient comme advient un rêve. On bascule dans le rêve. On bascule dans l'écriture. »

On a l'impression que vous êtes comme un double de votre mère, tellement elle a déteint sur vous, jusqu'à cette forte joie de vivre qu'elle a exprimée dans la pire misère...

Pendant longtemps, lorsqu'on m'interrogeait sur mes influences, sur la manière dont je me suis senti invité en littérature, je nommais des écrivains. Essentiellement des poètes. J'ai mis du temps à me rendre compte que ma mère,



« J'interroge les silences et les mensonges imposés par des violences d'origine historique. » PAULINE RÜHL SAUR

tout en étant étrangère au monde de l'écriture, était partie prenante dans la constitution de ma sensibilité poétique, par ce regard vierge qu'elle posait sur les choses habituelles, sa capacité d'émerveillement, de sorte que le quotidien n'était jamais synonyme de banal, sa pratique de la célébration de la vie comme acte de conjuration de ce qu'elle appelait les « choses dures ». C'est à cela que j'ai pensé lorsque j'ai lu pour la première fois ces mots de Michaux : « Des milliers d'événements qui surviennent chaque année (...), il y en a toujours qui ne passent pas, et qu'on garde en soi, blessants. Une des choses à faire : l'exorcisme. » J'entendais chanter ma mère. Je lui demandais quelle était cette chanson. Elle répondait : « C'est une chanson que je viens de recevoir. » C'était ma première expérience de ce que j'identifierai plus tard sous le nom

d'inspiration. L'écriture m'advient comme advient un rêve. Disant cela, c'est à ma mère que je pense, mais aussi au poète José Angel Valente. Il est impossible de dire par quel chemin, et à quel moment on entre dans le rêve. On bascule dans le rêve. On bascule dans l'écriture.

Elle vous a dit : « Tu nommeras mensonge ce qui est mensonge. »

Je pense à cette formule avec laquelle le conteur ewe clôt le conte : « Ceci est un mensonge qu'on m'a conté et tel quel je vous le transmets. » Qu'est-ce qu'un menteur qui dit : « Ceci est un mensonge » ? Un diseur de vérité. Cette pirouette, c'est la ruse du conteur qui pratique le mentir-vrai. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ

Le monde observé depuis le dos maternel

En exil, l'écrivain apprend, au téléphone, que sa mère, femme essentielle pour lui, se meurt à l'hôpital.

Une magie ordinaire, de Kossi Efoui, Seuil, 160 pages, 17,50 euros

« **J**e préfère que tu sois vivant loin de moi, même à jamais loin de moi, plutôt que mort ici, dans ce pays, dans mes bras. » Ces mots de sa mère, Kossi Efoui les a entendus il y a vingt ans. Vingt ans d'exil loin d'elle et du pays natal. En juillet, au Festival d'Avignon, un coup de fil lui apprend qu'elle se meurt dans un hôpital de Lomé.

Une magie ordinaire se passe dans l'entre-deux à attendre la terrible nouvelle. L'auteur revit tout par l'esprit. Le départ précipité du Togo, après la révolte d'étudiants réprimée par la dictature. S'y ajoute, du plus lointain, l'enfance accrochée au dos de la mère, le monde vu « par-dessus son épaule ». Cette mère, d'une lignée d'initiales au vaudou de haut niveau, convertie à la religion du père, une sorte de « christianisme primitif », il la décrit par cercles rapproché ; une femme

Il se nourrit de la poésie de Baudelaire, Rimbaud, Neruda, Césaire, David Diop.

analphabète, d'une prestance éblouissante, douée pour communiquer « un sentiment de surabondance », malgré l'extrême pauvreté.

Le père est présent en arrière-plan. Sa mort prématurée – Kossi avait alors 17 ans – plongea l'adolescent dans une profonde dépression. La poésie (Baudelaire, Rimbaud, Neruda, Césaire, David Diop) le sauvera.

« Plus je vieillis plus je ressemble à ma mère », écrit le romancier, qui se revoit adolescent, mû par « un besoin impérieux de parures ». Elle ne le raille pas, dans un pays où prime le « modèle du vrai garçon » élevé sous la « férule du Père Fouettard de la nation ». À la fin, Kossi Efoui évoque avec pudeur le viol de sa mère par des militaires « jouissant de l'impunité des vrais fils du Père ». Cela eut lieu au poste-frontière où elle allait vendre du pain côté Ghana, face au Togo.

L'écriture de Kossi Efoui est proche de l'exorcisme : « Je n'ai jamais séparé la poésie du gri-gri. » C'est riche en formules, avec des verbes répétés à dessein. Le romancier met en jeu tout un arsenal visuel et sonore, manie avec brio les dialogues à l'emporte-pièce et cultive l'ellipse. Malgré sa volonté farouche de la voir maintenue en vie, cette mère admirable et aimée s'éteint dans les ultimes pages du livre. Commence alors la cérémonie funèbre, qu'il écoute à plus de 6 000 kilomètres de là, l'oreille collée au téléphone portable. ■

M. S.

Note : 4/5 Une magie ordinaire : un hommage poignant

Stéphane Bugat « Une magie ordinaire ». Avec ce roman empreint de poésie, Kossi Efoui, écrivain togolais, ayant refait sa vie en France, rend hommage à sa mère, comme on le fait pour une héroïne discrète mais volontaire.

Note : 4/5

Voilà un roman qui sait sortir des sentiers battus. Un texte dont la trame romanesque assume un plaisant désordre, en se nourrissant d'un imaginaire poétique parfois déroutant.

Kossi Efoui est africain, togolais pour être précis, mais il revendique d'autant moins cette appartenance nationale qu'il la trouve originellement incongrue, trace d'un colonialisme qui, comme on le sait, n'a pas eu que des mérites. Toujours est-il qu'il vit en France, où il a construit une famille et où il compose une œuvre assez largement tournée vers le théâtre. C'est d'ailleurs lors du Festival d'Avignon qu'il reçoit un appel de son frère, lui annonçant l'hospitalisation de sa mère. Sans plus de précision sur son état. C'est cette information qui réveille soudain, chez lui, sa réserve de souvenirs.

Une mère courage

À commencer par ce que lui avait dit sa mère, il y a plusieurs décennies de cela, alors qu'il était menacé par le dictateur en place, lui pardonnant d'autant moins ses écrits qu'ils lui valaient un début de reconnaissance. « Va vivre ailleurs et ne reviens plus. Je préfère que tu sois vivant loin de

moi, même à jamais loin de moi, plutôt que mort ici, dans ce pays, dans mes bras. » Et Kossi Efoui d'évoquer « ces mots déchirés par la peur et rapiécés par le courage ». Cette mère qui lui avait conseillé, lorsque l'envie d'écrire lui est venue, à peine adolescent : « Tu nommeras "mensonge" ce qui est mensonge ». Cette mère qui l'a mis au monde sur une plage, au hasard d'un exode imposé à leur famille.

Cette mère qui avait aussi assuré avec courage la survie du ménage après que son mari a été atteint par une maladie handicapante. Ce sont ces pans de mémoire que Kossi Efoui nous livre, un peu en désordre et en de courtes séquences, au fur et à mesure qu'ils lui reviennent. Pas au point de regretter son éloignement contraint. Il l'explique. « À chaque génération, disait mon père, il y a un rejeton qui part et va faire souche ailleurs ». Tout cela a cependant un prix, parfois rude à assumer.

À la fin de son roman, il reçoit un autre appel de son frère qui lui apprend, cette fois, la mort de leur mère. Elle était atteinte du VIH, pour avoir été violée par des militaires. Ce que l'auteur ignorait et d'ailleurs ce qu'il n'était pas censé deviner. Car cette femme courage qui a tant compté pour lui et à juste raison, ja-

mais ne se plaignait. L'âge venant, il constate même que sa ressemblance avec elle ne cesse de s'accroître. Comme une manière d'affirmer leur proximité, surmontant les années et les distances. Ce roman lui est un bel hommage, comme un cri d'admiration et souvent poignant. Elle n'aura jamais pu le lire. ■



Kossi Efoui rend un bel hommage à sa mère, comme un cri d'admiration ! Photo : Photo Rühl Saur



Kossi Efoui rend un bel hommage à sa mère, comme un cri d'admiration ! Photo : Photo Rühl Saur

ENCADRÉS DE L'ARTICLE

« Une magie ordinaire ». Kossi Efoui. Éditions du Seuil. 17, 50 €.



AUJOURD'HUI

La date

Vendredi
17 mars 2023

Le saint du jour

Saint Patrick

Patron de l'Irlande, natif du Pays de Galles, convertit les Irlandais et mourut dans leur pays vers 461

Le dicton

« Sème tes pois à la Saint-Patrice, tu en auras tout ton caprice ! »

C'est arrivé un 17 mars

1808

Création du baccalauréat.

1893

Mort de Jules Ferry, père de l'enseignement gratuit, laïc et obligatoire.

1904

Ouverture de la première Foire de Paris.

1911

En Chine, entrée en vigueur de la loi interdisant les fumeries d'opium.

1938

Naissance du danseur Rudolf Noureev (mort le 6 janvier 1993).

1963

En Indonésie, le volcan Soufrière d'Agung entre en éruption.

1976

Mort du cinéaste italien Luchino Visconti.

2015

En Israël, les élections législatives débouchent sur une victoire du Likoud, parti du Premier ministre Benjamin Netanyahu.

2020

Début du confinement général de la population française pour tenter d'enrayer l'épidémie de coronavirus.

CULTURE

Indridason maître des horloges

L'écrivain islandais nous plonge dans une histoire du XVIII^e siècle. Captivant.« **Le roi et l'horloger** ». D'Arnaldur Indridason. Traduit de l'islandais par Eric Boury. Métailié. 316 pages. 22,50 euros.

En ce XVIII^e siècle finissant, que vient chercher le roi danois Christian VII lorsqu'il se réfugie dans le recoin de son château où Jon, un horloger obstiné tente de réparer une horloge astronomique exceptionnelle ? Vient-il pour admirer la dextérité avec laquelle l'homme de l'art ranime pièce à pièce le chef-d'œuvre conçu par le Suisse Isaac Habrecht (concepteur de l'horloge astronomique de la cathédrale de Strasbourg) ou pour écouter Jon l'islandais raconter l'histoire tragique de ses parents, victimes des lois implacables du roi Frédéric, père de Christian VII, obnubilé par la pureté des mœurs ? À moins qu'il n'espère une réponse à sa question : « Qu'est donc le temps ? »

Indridason, Shéhérazade du Nord

Arnaldur Indridason ajuste la mécanique de son récit, tel Jon son horloger avec les multiples morceaux du chef-d'œuvre d'Habrecht étalés sur son établi. Des fjords de l'ouest islandais aux ruelles de Copenhague, les engrenages s'emboîtent à la perfection. Dans l'atelier royal de Copenhague, l'artisan, tout en réparant l'horloge astronomique, déroule la vie de sa famille à un roi lunatique, taraulé par le crime d'usurpation de paternité.



Arnaldur Indridason, l'islandais aux 18 millions de lecteurs dans le monde.

PHOTO : PHILIPPE MATSAS

Il y a du Shéhérazade du Nord chez Jon, qui nuit après nuit, tient en haleine le monarque parfois imbibé, en quête de réponses à ses propres tourments.

Brillante fable philosophique, « Le roi et l'horloger » cisele ce genre de récit où un pêcheur de requin dérive vers la mort sur une plaque de glace, où une précieuse statuette de la Vierge niche dans la chambre d'une mère maquerelle, tandis que des condamnations implacables mènent à la mort parce qu'un roi protestant pétri de doctrine piétiste a décidé de veiller sur la moralité de ses sujets islandais.

Si l'épaisseur du temps donne une

texture particulière à tous ses livres, Arnaldur Indridason célèbre pour ses romans noirs, atteint ici une profondeur inédite, d'une saveur d'autant plus irrésistible qu'elle est relevée du sel de l'imprévisible. Au cœur de ce formidable récit, tantôt cruel tantôt fantasque, se dresse la fabuleuse pendule d'Habrecht, point d'ancrage d'une réflexion sur la fuite du temps, sur la transmission, la perte et la réparation, thèmes chers à Arnaldur Indridason. Il les assemble ici avec une ingéniosité de haut vol traduite par Eric Boury, fidèle et talentueux passeur de la littérature islandaise.

Frédérique BREHAUT

Kossi Efoui, une mémoire sensible

« **Une magie ordinaire** ». De Kossi Efoui. Seuil. 158 pages. 17,50 euros.

« Va vivre ailleurs et ne reviens plus. Je préfère que tu sois vivant loin de moi, plutôt que mort ici dans ce pays. » Poussé par sa mère hors du Togo, le jeune Kossi Efoui répond à l'invitation venue de France : une résidence d'écriture d'un an gagnée grâce à sa première pièce de théâtre. Ce sera en effet un départ sans retour. Il se glisse dans les pas de ceux de sa famille destinés à l'exil, puisqu'« à chaque génération, un rejeton part faire souche ailleurs ».

Ce magnifique récit autobiographique est dominé par le portrait de la mère, figure protectrice étonnante, dont la présence enveloppe toujours le fils parti au loin. Mille fils les relient ainsi, aussi solides que le wax qui

arrimait l'enfant au dos de sa mère, aussi puissants que les incantations de cette dernière dans une langue vernaculaire honnie par le pouvoir.

Par la magie de ses mots, cette femme pauvre, parmi les « en-bas des en-bas », avait le don de dispenser autour d'elle un sentiment de surabondance, fascinant le jeune Kossi, convaincu très tôt du pouvoir exorciste de la poésie. D'elle, il tient aussi le goût des parures, coquetterie dont il s'amuse face à la glace. « Plus je vieilliss plus je ressemble à ma mère ». Dans ce carnet de voyage au pays intime, Kossi Efoui consigne la mémoire sensible de son enfance où aux rouges du paysage se mêlent la sensation physique du dos maternel, la mélodie des chants et la force des « silences perlés de mots. »



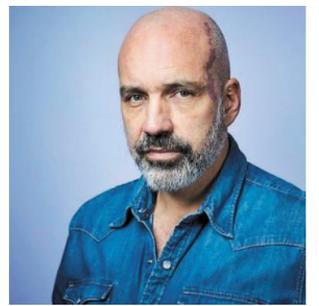
F.B Kossi Efoui.

PHOTO : PAULINE RUHL SAUR

Disparition au pays de l'Ankou

« **La lisière** ». De Niko Tackian. Calmann Lévy Noir. 320 pages. 19,90 euros.

Polar. En pleine nuit, sur une petite route perdue dans les monts d'Arrée (Finistère) Hadrien croit percuter un obstacle. Laisant son épouse Vivian dans la voiture, il sort suivi de son jeune fils et tous les deux disparaissent mystérieusement. Paniquée, poursuivie par un type brandissant une hache, Vivian est sauvée par un routier qui la dépose à la gendarmerie. C'est le début d'une longue enquête policière à laquelle Vivian participe, guidée par des cauchemars si concrets qu'elle peine à discerner le rêve de la réalité. Parallèlement, on suit les errements d'un junkie cherchant à échapper aux griffes d'un dealer. Et tandis que s'égrène petit à petit l'image tronquée de sa



Niko Tackian.

famille parfaite, Vivian replonge dans son propre passé. L'ombre de l'Ankou plane sur cette sombre intrigue criminelle concoctée par un auteur qui maîtrise parfaitement l'art d'insuffler une dose de surnaturel dans ses romans.

Jean-Paul GUÉRY

Au sortir de l'enfance

« **Mademoiselle Sophie** » de Zabus (scénario) et Hippolyte. Dargaud. 168 pages. 23 euros.

Bande dessinée. Mademoiselle Sophie, c'est l'institutrice de Romain. Une professeure comme on peut en rencontrer dans beaucoup d'écoles de la République. Elle aime ses élèves, n'hésite pas à prendre sur son temps libre pour les faire répéter le spectacle de fin d'année, compréhensive avec les élèves les plus en difficultés. Un modèle de calme et de gentillesse.

Oui mais voilà, rentrée après quinze jours de vacances, Mademoiselle Sophie semble avoir perdu du ressort. Elle souffre pour monter les escaliers, se traîne, ne parle plus comme avant. Romain voit bien qu'elle a pris du poids. Ses camarades – « les hyènes » – sont au premier rang pour moquer l'obésité de l'institutrice.

Elle fait comme si elle n'entendait pas les railleries et les regards en douce dans la classe. Romain aimerait bien aider sa maîtresse mais il ne sait pas comment. Il commence alors une enquête pour comprendre ce qui est arrivé à Mademoiselle Sophie.

Cette histoire aborde avec beaucoup de tendresse le moment charnière du passage de l'enfance à l'adolescence et l'importance du regard des autres. Romain est un



Hippolyte

PHOTO : DARGAUD

peu perdu à quelques mois de rentrer au collège. Ses parents, penchés sur leur téléphone ou leur ordinateur, sont trop occupés pour voir le désarroi de leur fils. Heureusement, sa grande sœur étudiante sait l'écouter et le rassurer.

Les auteurs portent un regard juste sur la famille et les enfants un peu délaissés au quotidien. Le milieu scolaire n'est pas épargné. L'ensemble baigne dans la poésie. Et le trait d'Hippolyte, les tons qu'il a choisis d'employer, apportent de la douceur à cette histoire qui mélange moments de cruautés et bulles de réconfort. Une fable imaginée comme une leçon de vie à lire quand on est encore un peu un enfant ou pas complètement un adulte.

Marie-Jeanne LE ROUX

Le grand plongeon du requin Jonas



Bertrand Santini, l'auteur de « Jonas, le requin mécanique ».

PHOTO : BERTRAND SANTINI

« **Jonas, le requin mécanique** ». De Bertrand Santini. Illustrations de Paul Mager. Grasset jeunesse. 112 pages. 15,90 euros. Dès 7 ans.

Jonas, requin mécanique, ancienne vedette de film d'horreur, vit à MonsterLand – parc d'attractions californien qui regroupe des créatures célèbres – jusqu'au jour où le directeur veut s'en débarrasser. À ses yeux, ce n'est plus qu'un « gros poisson dégingué » qui ne fait plus peur à personne.

Ses compagnons de fin de route décident de lui faire connaître l'océan ; seulement Jonas n'est qu'un robot. Et pour lui, la mer représente un monde sauvage et dangereux. Jonas va devoir se jeter à l'eau !

C'est un conte moderne et drôle, qui fait gentiment un clin d'œil au film « Les Dents de la mer » et offre de belles scènes burlesques.

L'auteur s'amuse en inversant les rôles et les émotions, en plaçant dans le même milieu des êtres mécaniques et d'autres vivants. Les humains n'occupent pas la bonne place et sont considérés comme « des singes qui ont mal tourné », selon la formule du manchot Loopy, l'ami du requin.

Dans ce roman illustré, divisé en courts chapitres, les personnages apparaissent sensibles et coura-geux, drôles et fidèles en amitié. Bertrand Santini signe ici un récit d'aventure (avec une touche magique) qui offre plusieurs niveaux de lecture et un beau voyage au personnage central, Jonas.

L'auteur est devenu un incontournable de la littérature jeunesse depuis le succès de la série « Le Journal de Gurty » (éditions Sarbacane) et du roman « Le Yark » (Grasset jeunesse).

Pascale PINEAU

LE MANGA

Amour à Séoul



« **A Fake Affair** », volume 1. D'Akiko Higashimura. Éditions Le Lézard noir, 288 pages. 19 euros.

L'histoire de Shôko est celle de millions de jeunes femmes japonaises, toutes célibataires. La trentenaire a participé à des soirées organisées par des agences matrimoniales, des speed-dating, a fréquenté des bars dédiés aux rencontres amoureuses, mais demeure seule. Elle profite d'une période sans travail pour passer des vacances en Corée. Dans l'avion pour Séoul, elle rencontre un jeune Coréen, Jobanni. Elle lui laisse croire qu'elle est mariée. Dans ce manga au style dynamique, Akiko Higashimura aborde toutes les nuances d'amours naissantes.

P.P

Daniel Moquet LE SPÉCIALISTE DE VOS EXTÉRIEURS

PORTES OUVERTES
du samedi 18 mars au dimanche 19 mars
de 9h à 12h et de 14h à 18h

12, rue du Cormier 49140 JARZÉ-VILLAGES
Tél. 02 41 69 19 10

Les Grès - RD 723 49170 ST MARTIN DU FOUILLOUX
Tél. 02 41 23 92 47

daniel-moquet.fr

TAILLE ENTRETIEN CRÉATION
ALLÉE COUR TERRASSE
PORTAIL CLÔTURE PERGOLA CARPORT



MUSIQUE

MALIKA ZARRA DE VELOURS ET DE VOYAGE

Une belle **BALADE ENTRE LES CONTINENTS** pour ce nouvel opus de la chanteuse marocaine.

SI SES MÉLODIES brillent par leur fluidité, que les cuivres se mêlent avec grâce aux cordes et que le groove est toujours subtil, servant le superbe timbre de Malika Zarra, les racines de *RWA (The Essence)* sont beaucoup plus sombres : elles se situent entre l'Afrique, l'Amérique et l'Europe, telle la toile d'araignée dans laquelle étaient capturés les esclaves jadis kidnappés et déportés. S'ouvrant sur le magnifique « Feen », ce nouvel album solo profite de la production millimétrée du bassiste surdoué sénégalais Aluna Wade, et refuse la fatalité individualiste en s'aventurant dans différents territoires sonores, entre folk traditionnel africain et jazz d'obédience anglo-saxonne. La musique adoucit les âmes, et c'est encore plus vrai avec Malika Zarra... ■ S.R. MALIKA ZARRA, *RWA (The Essence)*, DZL/L'Autre Distribution.



RÉFLEXION

La clé des songes

Un roman choral, porté par une langue imagée et des questionnements sur le temps et la mémoire.

HISHÂM est marchand de livres anciens au Caire. Solitaire et tourmenté, il est obsédé par un rêve récurrent et poétique, dans lequel des anges descendent du ciel pour cueillir tout le jasmin des jardins de Basra (l'actuelle Bassorah en Irak). À la poursuite du sens de ce songe, il finit par se convaincre qu'il y aurait vécu dans une vie antérieure, au VIII^e siècle, et fréquenté d'illustres théologiens. Au fil des pages de ce récit de l'auteure égyptienne



MANSOURA EZ-ELDIN, *Les Jardins de Basra*, Actes Sud, 224 pages, 22,80€.

Mansoura Ez-Eldin, dont le précédent, *Le Mont Émeraude*, a obtenu le prix du roman du Salon du livre de Sharjae 2014, on croise des figures majeures de la pensée islamique. Telles que Hasan al-Basri, Abu Amr Ibn al-Ala, ou encore Ibn al-Rawandi. Seulement, un jour, en feuilletant *Le Grand Livre de l'interprétation des rêves*, de l'imam Muhammad Ibn Sirin, Hishâm tombe sur son propre rêve. Celui-ci serait le signe prémonitoire de la disparition de tous les penseurs de la ville... ■ C.F.

RÉCIT

Cœur de femme

Un court roman sur la mère qui se retire. Et la genèse d'une vocation d'écrivain.

LA MAGIE suscite-t-elle un regard modifié qui fait naître l'extraordinaire de l'ordinaire ? Pour Kossi Efoui, dramaturge et romancier togolais exilé en France depuis 1992, cette magie pourrait être la parole, signe incontestable de la liberté et de ce qui fonde l'humanité. Une parole portée par la force mystérieuse de l'écriture et la puissance orale du théâtre. Son sixième roman, rythmé par une langue énergique et spontanée, aborde cette fois-ci les rivages du lien filial, de l'exil et de l'enracinement littéraire. Une tresse existentielle au



KOSSI EFOUI, *Une magie ordinaire*, Seuil, 160 pages, 17,50€.

fil de laquelle, à l'approche de la mort de sa mère, il se souvient. D'une femme illettrée et aimante, d'un monde d'absolu dénuement, d'un spleen adolescent, de lectures, d'une conscience politique, d'un dessein : « C'était elle qui m'avait un jour révélé comme dans une vision ce que j'étais appelé à écrire : "Tu écriras sur le mensonge." » D'un coup de baguette magique. ■ C.F.

© PAULINE ROHL-SAUR 1



MATER PATRONA

Un magnifique récit intimiste reliant **Kossi Efoui** à sa mère et aux êtres perdus qui l'ont poussé à voler de ses ailes poétiques.

RÉCIT_TOGO/FRANCE_3 MARS

Il y a des appels téléphoniques qui nous déchirent les entrailles. Cette simple sonnerie suffit à nous transformer... C'est ainsi que Kossi Efoui découvre que sa mère adorée est à l'agonie, de l'autre côté de la planète, à Lomé. Un cauchemar quand on connaît l'état des soins de santé là-bas. « *L'hôpital où l'on soigne avec du lait. L'hôpital où l'on enterre les vivants.* » Cela fait des décennies que Kossi n'a plus vu les siens, mais l'idée de cette perte ravive les souvenirs. « *Tous les livres que j'ai écrits, fiction, théâtre, poésie, tout ce que j'ai jeté, tout ce que j'ai enfoui dans les tiroirs est le prolongement d'un jeu, en forme de conversation, avec ma mère.* » Une femme courageuse qui a toujours mis sa famille au centre de sa vie. « *Son aptitude à faire fête de tout* » a servi de

philosophie à cet écrivain si unique, façonné par ses racines. La naissance de Kossi elle-même fut déjà une aventure, ancrée dans la précarité et annonciatrice d'un destin qui semblait voué à la vulnérabilité, puisque ce grand prématuré avait « *les os fragiles* ». Mais c'était compter sans sa mère, qui lui a insufflé une force incroyable, y compris lorsqu'il perd son père à 17 ans. Une énergie vitale d'autant plus essentielle sur la terre instable de son enfance. « *Le Togo est un pays sans pays. Une entité, dont le nom étatique traîne dans son sillage un parfum de terreur.* » Efoui l'a lui-même subie, lorsqu'il se voit accusé « *d'avoir rédigé et distribué clandestinement des écrits appelant au soulèvement, au désordre, à l'anarchie* ». Arrêté, il comprend que ses jours et sa liberté créatrice, au sein de cette dic-

tature, sont compromis. Lui qui refuse de briser son stylo, sent que l'heure du tournant est venue. Mais où trouver le courage de quitter les êtres aimés ? Sa mère lui offre son envol : « *Va vivre ailleurs et ne reviens plus. Je préfère que tu sois vivant loin de moi, plutôt que mort ici dans ce pays.* » Cette femme analphabète, si fière de son fils écrivain, exige une seule chose en retour, « *Tu écriras sur le mensonge.* » Investi de cette mission, Kossi n'a cessé de creuser son identité et son pays, déchirés par tant de contradictions. « *J'écris pour me sauver la vie.* » Et rend ainsi merveilleusement hommage au lyrisme des mots qui le constituent. **Kerenn Elkaim**

KOSSI EFOUI Une magie ordinaire

SEUIL

TIRAGE: 3 000 EX.
PRIX: 17,50 € / 160 P.
EAN: 9782021524109
SORTIE: 3 MARS 2023



9 782021 524109



J.-M.G. LE CLÉZIO • DAVID THOMAS

Instantanés d'humanité

L'art de la nouvelle se décline en deux recueils engagés et engageants, qui mettent en lumière la vie des invisibles et les petits riens du quotidien.

Dans *Avers*, Jean-Marie Gustave Le Clézio a réuni huit textes écrits entre 1993 et 2022, certains déjà publiés dans des magazines ou des anthologies. Ils ont en commun de mettre en scène des personnages situés au bas de l'échelle sociale, des « *indésirables* », comme l'indique le sous-titre. Qu'on y voie là une force ou une limite, l'écriture, aux yeux du Prix Nobel 2008, est indissociable en effet d'un certain engagement politique, d'une volonté de susciter chez le lecteur une révolte contre l'injustice et le sort fait aux humbles, où que ce soit dans le monde. De fait, à part « Fantômes de la rue », qui se déroule dans les transports en commun parisiens, l'intrigue des nouvelles d'*Avers* est plantée dans des décors lointains, Pérou, Mexique, Moyen-Orient, sans oublier l'île Maurice où a lieu le premier récit, une *novella* d'une soixantaine de pages qui, dans le style de conteur cher à l'auteur, raconte l'épopée d'une Mauricienne ayant



J.-M.G. Le Clézio.



David Thomas.

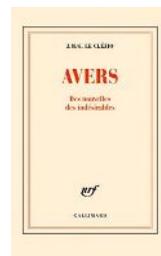
grandi dans la misère, qui sort de sa condition grâce à ses talents de chanteuse et devient femme, princesse, diva.

Après *Mondo*, *Printemps* ou *Tempête*, *Avers* confirme ainsi la place qu'occupe la forme courte dans l'œuvre de Le Clézio, quoiqu'il n'en ait pas fait sa spécialité, contrairement à David Thomas. Ce dernier s'est imposé depuis le début des années 2000 comme le maître – et presque le seul praticien en France – d'un genre à part, la nouvelle miniature, l'instantané photographique : ses textes sont longs d'une à deux pages, parfois de quelques lignes. Il y capture des saynètes de la vie quotidienne, des caractères, l'état d'une époque et d'une catégorie sociale, la classe moyenne fatiguée, résignée, pitoyable, attendrissante et

comique. Ces écrits réunis dans *Partout les autres* n'ont l'air de rien à première vue, mais ce sont des mécaniques de haute précision où chaque mot compte, dans un style oral, direct et néanmoins travaillé. Thomas a l'art des incipit, qui nous font

entrer immédiatement dans chaque texte ; il a aussi l'art des chutes, des points culminants, de sorte qu'on a toujours envie de passer au suivant. Chacun de ces récits brefs recèle un regard sur l'homme, ses médiocrités, ses faiblesses, à la fois lucide et navré, parfois moqueur, mais sans cruauté. Tels des sketches de haute tenue, ces nouvelles étroites en superficie recouvrent une profondeur cachée, à la façon des icebergs. ■

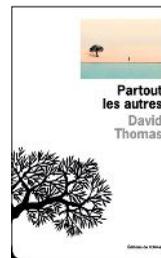
Jean Hurlin



★★★★★

**AVERS. DES NOUVELLES
DES INDÉSIRABLES**
J.-M.G. LE CLÉZIO

224 P., GALLIMARD, 19,50 €



★★★★★

PARTOUT LES AUTRES
DAVID THOMAS

204 P., L'OLIVIER, 18 €

Mère courage

« *Va vivre ailleurs et ne reviens plus* », lui avait-elle soufflé avant qu'il ne quitte définitivement le Togo pour la France. Alors qu'elle dépérit au fond de l'hôpital de Lomé, Kossi Efovi se souvient de cette mère qui préféra le savoir vivant loin d'elle que mort dans un pays où les forces du désordre le pourchassaient pour appel à la rébellion. Une mère éblouissante, qui suit lui insuffler un sentiment de surabondance en dépit du dénuement et des indicibles offenses faites aux « *en-bas des en-bas* ». Au dos de laquelle il s'accrocha jusqu'à ses 6 ans, vibrant de ses chants en *ewe*, langue qui n'avait pas droit de cité à l'école ; et qui lui révéla

un jour, comme dans une vision, qu'il écrirait « *sur le mensonge* ». Avec le même éclat que quand il opposait ses fictions à ce mensonge (colonial, avant tout), le poète dévoile dans *Une magie ordinaire* sa vérité : celle d'une jeunesse sombre, illuminée par quelques phrases talismans – mantras pieux du père, oracles de la mère et citations de Baudelaire, Senghor ou Neruda. ■

C.T.

★★★★★

UNE MAGIE ORDINAIRE
KOSSI EFOVI

160 P., SEUIL, 17,50 €. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.